

## Où il y a contrôle et contrôle<sup>1</sup>

Voici un récit historique, lui-même repris et largement alimenté par un premier récit historique, dont le protagoniste, que l'on ne saurait pourtant dire « principal » (on verra pourquoi), est l'auteur<sup>2</sup>. Le premier récit est d'Olivier Flournoy, un bilan de vie à la fois intellectuel et professionnel, écrit quelques mois avant sa mort.

Olivier Flournoy appartenait à ce que l'on appelle, également en Suisse où il vivait et exerçait la psychanalyse, une « grande famille psychanalytique ». Elle comprend notamment son père, qui s'en était allé à Vienne faire son analyse avec Sigmund Freud et l'avait, alors qu'il était âgé de trois ans, amené dans ses bagages, ainsi que sa femme et sa grande sœur. Il y avait aussi Raymond de Saussure, fils du linguiste en ces temps-là peut-être pas aussi célèbre que plus tard, époux de la sœur de ce père analyste. D'étroits liens familiaux se sont ainsi noués, à l'enseigne de l'*homo psychanalyticus*, Raymond de Saussure et sa femme étant eux aussi psychanalystes. On compte donc au moins quatre psychanalystes unis par des liens familiaux d'alliance et de filiation. L'intérêt porté à la linguistique dans cette famille n'a peut-être pas été pour rien dans la démarche entreprise par Olivier Flournoy d'aller demander un beau jour un contrôle à Jacques Lacan.

Il était en analyse chez Daniel Lagache, et connaissait également Marie Bonaparte car, bien des années avant, tout à côté de ses séances avec Freud (sans doute dans le café où se retrouvaient les patients de Freud), son père s'entretenait avec la princesse. Plus tard, âgé de quinze ans, Olivier allait, par l'heureux hasard d'un maillot de bain un peu trop lâche, apercevoir de la princesse et ainsi qu'il l'écrivit « la blanche poitrine nacrée scintillant sous l'ardeur du soleil et m'aveuglant de son éclat. » Y a-t-il

---

<sup>1</sup> Ce texte a donné lieu à une intervention à la librairie Mollat de Bordeaux, le 18 juin 2010. Il introduisait ma présentation de *L'amour Lacan*. Voici comment cette intervention avait été annoncée sur le site de la librairie : « Le désir a été monté en épingle dans la psychanalyse, et Jacques Lacan n'y a pas peu contribué. Aussi a-t-il pu sembler qu'hormis quelques formules bien trempées il n'avait guère traité de l'amour. Avec *L'amour Lacan*, Jean Allouch montre que tel ne fut pas le cas, et que, bien plutôt, amour et désir exigeaient un abord différent. En matière d'amour, aussi, Lacan innovait. Cela était exigible car, ayant investi sans y être invité le dispositif divan/fauteuil, devenu une expérience (amoureuse) dans une expérience (analytique), l'amour a bien dû s'y transformer. Cette figure de l'amour que Lacan dessinait était si nouvelle et si différente de ce que l'on pouvait attendre d'un analyste qu'il n'était pas question pour lui de la mettre tout bonnement en avant (de lui consacrer un séminaire ou un écrit) sans quelque stratégie. C'est par touches qu'il procède au fil des ans, en laissant sur le bas-côté, après les avoir étudiées, nombre de figures de l'amour (amour platonicien, divin, courtois, extatique, romantique, sexuel, etc.) que la modernité mêle sans grand discernement. »

<sup>2</sup> Olivier Flournoy, *De l'amitié. Rencontres personnelles et intellectuelles avec Saussure, Freud et Lacan*, Paris, Labor et Fides, 2010.

un rapport ? Toujours est-il que juste quelques lignes plus bas dans la même page, il rapporte qu'ayant dit à la princesse qu'il avait entrepris un contrôle chez Lacan l'entendit lui répondre : « O, cet hurluberlu ! »<sup>3</sup>. De splendides seins d'un côté, un hurluberlu de l'autre, et il faudrait choisir ?

Mais voici sa première séance de contrôle :

- J'aimerais faire un contrôle avec vous...
- Ah. Vous faites une analyse avec qui ?
- Lagache.
- Vous avez lu Freud ?
- Oui... enfin...
- Eh bien lisez-le et revenez me voir.<sup>4</sup>

Lorsque, un mois ou deux plus tard, Olivier Flournoy entreprit bel et bien ce contrôle, une tension qui alors s'instaura ne manqua pas de lui être sensible, car les strictes quarante-cinq minutes chez Lagache, son analyste, contrastaient avec les cinq à sept minutes passées avec Lacan. Un certain jour, fâché d'être écouté si brièvement et sans même prévenir Lacan, Olivier Flournoy ne se rend pas à son rendez-vous et décide de s'en aller poursuivre son contrôle chez Francis Pasche – une éminence de l'autre société psychanalytique, affiliée, elle, à l'Association internationale (IPA).

Ainsi se dirige-t-on vers la moralité de cette histoire qui va donc bientôt pouvoir être reçue comme une fable. Mais, auparavant, un petit incident.

Un jour, se rendant en voiture chez son second contrôleur, Olivier Flournoy creève un pneu. Car c'est comme cela qu'il l'écrit, et l'on peut tout de même s'en étonner : « *J'ai crevé un pneu*<sup>5</sup>. » Et là, surprise, il se trouve incapable de trouver le trou où insérer le manche de son cric. De plus, quelques minutes plus tard, la seule présence du garagiste appelé à la rescousse suffit pour qu'il localise ce trou avant même que le garagiste n'y introduise le cric. Et sans doute ces deux surprises, qui sont autant d'étonnements liés, ont-elles été si marquantes pour qu'au seuil de la mort il qualifie encore cette petite aventure d'« acte manqué », ce que l'on pourrait contester. Sachant alors en tirer aussitôt les conséquences, il téléphone à Pasche et Lacan, s'excuse de ses

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 111. La première rencontre d'Olivier Flournoy avec Jacques Lacan eut lieu au cours d'une réception où, s'avançant vers lui, Lacan, sans doute très avenant, lui demanda : « Alors vous venez de Genève, comment vont les Bernouilli ? » Manque de chance, les Bernouilli, dont Jacques, célèbre mathématicien, habitaient Bâle.

<sup>5</sup> O. Flournoy, *De l'amitié*, *op. cit.*, p. 113.

manquements (l'acte manqué serait-il là ?) auprès de chacun, et exige de Lacan, pour la reprise de son contrôle, qu'il le reçoive plus longtemps – ce qui fut fait.

De cette double expérience de contrôle Olivier Flournoy déduit lui-même la moralité. Comme quelques autres, il relève les propriétés et vertus d'un contrôle avec Lacan : jamais il n'a trouvé Lacan désagréable, critique, méprisant, moqueur ; il ne l'a jamais entendu user de mots psychanalytiques ; jamais il ne lui a expliqué quoi que ce soit ; jamais dit que c'était bien ou mal ; jamais signalé comment il aurait fait lui-même. De quelle position d'analyste (que donc je dis telle) ces « jamais » sont-ils les marqueurs ? Elle se laisse sinon appréhender, tout au moins entrevoir, par contraste, avec celle de Pasche :

Pasche m'a séduit d'emblée, non pas intellectuellement, mais bien comme on séduit un élève en résolvant ses problèmes et en lui montrant ses erreurs sans lui en tenir rigueur. Mais, petit à petit, j'ai pris conscience du fait qu'il me parlait de mon patient comme s'il le connaissait, ou tout au moins, comme s'il connaissait ses tenants et aboutissants psychiques. [...] Cela ne tenait pas debout, ce que je lui disais n'était que paroles rapportées<sup>6</sup>.

Cela se joue sur le terrain du savoir. Pasche savait, et faisait part de son savoir.

Tandis que

Lacan, en quelques minutes, faisait œuvre d'accoucheur, de maïeuticien, dont je sentais et éprouvais les suites et y réfléchissais longtemps après l'avoir quitté, alors que Pasche me laissait le goût d'une satisfaction momentanée débouchant sur une insatisfaction durable<sup>7</sup>.

Lacan, d'ailleurs sans bienveillance particulière, questionne le contrôlé, parfois explicitement, parfois du seul fait de son « attente invitante, inquiétante ». Comment Olivier Flournoy accueille-t-il cette attente ? En s'apercevant que Lacan « ne s'intéressait pas à mon analysant, il ne s'intéressait qu'à moi », « ce qui comptait était que je me pose des questions ».

Le savoir de Pasche n'était pas ouvertement troué ; l'attente de Lacan, invitante, inquiétante, impressionnante aussi (moyennant quoi il fallait « oser ne pas se laisser subjugué »), trouait le savoir que lui apportait le contrôlé, aussi minimaliste soit-il. Un bref exemple :

– Alors ?  
– Oui, j'ai trouvé un jeune philosophe désireux de faire une analyse, je lui ai demandé 800 francs, on commence demain.  
Lacan laconique – Jeune ?

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 115.

« En effet, commente Olivier Flourney, pourquoi “jeune” ? » Pour implicitement traiter Lacan de « vieil avare », Lacan qui avait une fois mangé devant son contrôlé un délicieux rosbif mayonnaise sans l’inviter aux agapes ? Et, peu après :

Lacan – Philosophe ?<sup>8</sup>

En effet, pourquoi « philosophe » ? Par fierté ? Celle d’annoncer qu’il a des gens cultivés sur son divan ? Pour indiquer son regret de ne pas l’être ? Pour signaler indirectement que Lacan, il le sait, est habité de ce même regret ? Pour dire sa rivalité avec son patient ?

Quant aux 800 francs, que seul un froncement de sourcil de Lacan rend problématique, il évoque à Olivier Flourney ce que lui avait dit Pasche à ce propos : « 800 francs ? Il vous faut lui demander 1000 francs pour qu’il sache qu’il est quelqu’un d’important pour vous. » Comment Pasche sait-il de quelle manière le patient interprétera le passage de 800 à 1000 francs auquel il invite que procède son contrôlé ? D’où tient-il que ce patient n’envisagera pas un tel changement comme, par exemple, une gloutonnerie d’argent chez son analyste, ou bien encore les mille motifs que l’on peut imaginer à cet endroit ?

Le signe de cette focalisation lacanienne sur le trou du savoir est l’allitération « Lacan laconique ». Pour mieux savoir, Lacan nique le savoir, tandis que Pasche étale le sien, comme le fait René Spitz (cité par Olivier Flourney<sup>9</sup>) qui, mentionnant en séminaire un patient ayant rêvé d’un cochon aux yeux bleus, discute refoulé et retour du refoulé, moi et mécanismes de défense, déplacement et condensation, transfert paternel, etc.

On le voit ici d’autant plus clairement que le témoignage d’Olivier Flourney est celui de quelqu’un qui n’a jamais été engagé du côté de Lacan : il y a contrôle et contrôle, et ce qui discrimine l’un de l’autre est le rapport de chaque contrôleur au savoir. Pasche met son savoir en position d’agent de l’action psychanalytique, et cela n’apprendra que peu de chose à qui s’est intéressé au discours universitaire tel que Lacan l’a formalisé ; mais surtout, et la précision vaut, elle, davantage, Pasche laisse non moins clairement transparaître (cf. son commentaire des 800 francs) que ce n’est pas tant un savoir théorique qu’il partagerait avec ses collègues dont il use ainsi, un

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 116

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 118

savoir qui aurait en quelque sorte été éprouvé dans la communauté psychanalytique, mais plus simplement ses préjugés, projetés sur le patient (ici, le préjugé selon lequel celui qui paye cher gagne en importance dans l'esprit de celui qu'il paye). Pasche est impayable. Lacan, de ne pas savoir, seulement bien payé.